

La Culture ouvrière
Gilbert DECLERCQ, ancien responsable de la
CFDT
Entretien avec Jean-Luc SOUCHET Centre
d'Histoire du Travail : 31/3/1995

Je ne sais pas comment définir la culture ouvrière, sinon dans cette observation que le monde du travail a découvert qu'il était, non seulement une classe mais un peuple. Un peuple avec des liens. Ces liens étaient tissés dans les réalités objectives, celles du travail. Ils venaient du sentiment d'interdépendance vécu par les ouvriers au sein des entreprises. Je crois que c'est ce qui les a élevé à un degré de fraternité, de solidarité, exceptionnel. Est-ce qu'en réalité la culture, ce n'est pas de découvrir ces liens qui nous unissent aux autres, en solidarité avec les autres ?

Je suis frappé du fait que la nature de ces liens a vite été travestie, masquée. Actuellement tout le monde parle par exemples des charges sociales, des taxes sur les salaires qui grèveraient les résultats des entreprises. En réalité ce que les travailleurs ont accepté, soutenus par leurs organisations syndicales, c'est une mutualisation du tiers de leur revenu salarial. Ils ont mis en jeu un fonds de solidarité dont ils ne sont pas bénéficiaires immédiats et systématiques. Au lieu de percevoir ce revenu individuellement, à la fin de chaque mois, ils ont misé pour eux-mêmes et pour les autres sur un choix de solidarité. C'est cela qui a permis les allocations familiales, les assurances maladie, l'assurance retraite, l'assurance chômage... C'est formidable de penser qu'un peuple a accepté que le tiers de son revenu soit mutualisé, que les biens portants payent pour les malades, les gens en activité pour les retraités. Consentir cela dans un accord global, même si chaque salarié n'en a pas toujours eu une conscience claire- me semble au niveau de la culture, de la conscience humaine, un phénomène extraordinaire. On a beaucoup parlé de classe ouvrière, je crois qu'il y a une notion qui va au delà, un constat d'appartenance à une collectivité humaine, l'ouverture à une dimension qui transcende la satisfaction des intérêts particuliers immédiats, à l'espace d'une culture et d'un destin partagé.

On peut associer beaucoup de choses à cette notion de culture ouvrière. Cette valeur particulière du peuple ouvrier, s'est affirmée au travers des organisations des travailleurs : organisations syndicales, associations de quartier... Cette affirmation s'est souvent faite au travers d'actes, de comportements, d'actions souvent très concrètes. Que dans des quartiers par exemple, il y a une trentaine ou une quarantaine d'années, des femmes se soient regroupées pour acheter des machines à laver en commun, cela peut paraître insignifiant aujourd'hui, mais cela a été un phénomène extraordinaire. Cette culture ouvrière, qu'on a parfois tendance à situer au niveau des syndicats et des organisations professionnelles, s'est mise en place dans les quartiers, mettant en jeu sous des aspects souvent très concrets, très simples, des sentiments de fraternité, d'affirmation, une volonté d'évolution, d'accès aux progrès.

Je me rappelle un fait curieux, qui, je crois, témoigne de cette intégration d'une vraie culture. Nous habitions alors, ma famille et moi, dans une maison des cités des Batignolles, dans ce milieu ouvrier vivant, fraternel, regroupé dans 450 petites

maisons en bois, où se vivaient une unité très forte entre le travail de l'usine, le quartier, et les loisirs. Un soir j'entends des cris, je sort de notre pavillon, il y avait type qui gueulait dans la rue, après je ne sais pas quoi ou je ne sais pas qui. Je suis allé le trouver. C'était un type énorme, costaud, une « *armoire à glace* », je m'adresse à lui pour parler et lui demander de cesser son boucan. Il devait avoir un « *coup dans le nez* » et j'ai pris un, violent au visage qui m'a étendu par terre. Sa mère à ce moment là est sortie furieuse, et l'a pris à partie : « *Regarde ce que tu as fait, tu as tapé sur le délégué Declercq !* ». Bien qu'elle ait été -comme son fils- militante de la CGT, pour cette femme, on ne tapait pas sur un délégué syndical fusse-t-il CFTC ! Au-delà de divergences d'appartenance, le peuple ouvrier partage des représentations communes; « *t'as tapé sur le délégué Declercq !* » La culture c'était cela, des valeurs profondément enracinées dans les représentations et des pratiques.

Si l'on parle encore de ces cités, il faut évoquer la manière dont les jardins étaient faits, l'amour que les gens mettaient à les entretenir. Il y avait là non seulement la culture au sens agricole du terme : patates, petits pois ou haricots verts; mais aussi la joie d'avoir des jardins fleuris, ornés, participant à la qualité d'un cadre collectif partagé. La culture ne se limite pas à la grosse maison bourgeoise ou à l'hôtel particulier, ces jardins entretenus, ces allées ratissées, c'était l'affirmation d'une valeur ouvrière. Longtemps les critères de la culture bourgeoise ont déterminé des valeurs convenues, arrangées, un lien social normatif, notarié, hyper formalisé. La culture ouvrière nous renvoie davantage à de l'affectivité, à une forme de lien social à la fois plus partagé et plus concret. Cette culture traditionnelle ouvrière repose sur une dimension pratique, « *ce n'était pas du m'as-tu vu* ». On avait dans la maison, les objets, les meubles qui étaient utiles, il n'y avait pas ce toc qui marque souvent l'abandon d'une culture populaire pour la copie d'une culture bourgeoise. Dans la culture ouvrière les choses que l'on a, sont souvent des choses utiles, même si ces choses, on les veut les plus belles possibles.

Cette culture ouvrière pragmatique, fraternelle, c'est aussi un lien collectif solidaire constituant le groupe social et constituant les familles, jour après jour, et en particulier quand les luttes se déclenchaient et rendaient la vie quotidienne plus difficile. C'était les femmes par exemple qui dans les grandes grèves des Batignolles allaient se ravitailler auprès des paysans travailleurs, amis de Bernard Lambert, pour organiser, au prix coûtant négocié avec les paysans, l'alimentation familiale. Ces femmes, avec leurs maris ou organisées entre elles, savaient aussi manifester et donner de la voix pour dénoncer l'injustice et dire leurs colères. Dans le milieu CFTC devenu CFDT, elles ont joué un rôle essentiel bien au-delà de la gestion ménagère ou du soutien des luttes de « *leurs hommes* ». C'était réellement le couple qui était militant. Dès la JOC, femmes et hommes étaient personnellement engagés. Je me rappelle la réflexion de copains de la CGT parlant de la CFTC d'alors : « *s'ils se défendent aussi bien, leurs femmes jouent un rôle là-dedans* ». Du point de vue de la culture, de la transmission aux enfants de la façon de vivre et de l'action ouvrière, de la gestion du budget familial, ce militantisme du couple, c'est fondamental. Cette coïncidence de l'affectivité et de l'engagement militant d'un homme et d'une femme dans une culture de couple constitue un modèle de transmission culturelle très important. Il était d'ailleurs élaboré, réfléchi, avec une conscience et une volonté : le couple comme terrain ou terreau d'expression et d'affirmation militante ouvrière.

Après, bien sûr, la vie fait que ce modèle culturel initial est fertile, se développe ou s'étiolé. Il est vrai par exemple que les loisirs familiaux d'aujourd'hui « *ouverts* »

par la télévision, aseptisés, concourt à contrecarrer le développement d'une culture vraiment populaire. Une telle culture doit prendre racine sur la réalité de la vie de tous les jours, et non pas sur l'artificiel d'images réductrices. Elle suppose non pas la copie de tels ou tels modèles, mais la réalisation, le développement, l'intégration par le peuple ouvrier de ses propres valeurs. C'est vrai que si la télévision peut constituer une ouverture sur le monde, elle peut aussi rendre difficile la diffusion et la transmission des modèles propres à la culture ouvrière. Cette « *culture télévisuelle* » tend en effet à diffuser et à populariser des images qui ne sont pas des représentations pertinentes et appropriées au développement d'une culture populaire ! Elle peut sans doute à l'inverse contribuer à détourner le peuple ouvrier d'une écoute de ses propres besoins et de ses aspirations profondes. Fausser l'image de la réalité, cela n'est pas sans conséquence. L'effet de cette propagande médiatique n'est-ce pas finalement une poussée vers l'individualisme, neutralisant la capacité critique et l'affirmation de valeurs liées à la tradition culturelle ouvrière ?

A ce propos les propositions des hommes politiques de droite et de gauche sont significatives leur pression constante par exemple pour diminuer, restreindre ce salaire différé, mutualisé que constituent les cotisations sociales, pour augmenter le salaire individuel et relancer la consommation. Comme cela ne relance rien puisqu'un système solidaire par répartition doit permettre au plus grand nombre : salariés, malades, retraités,... de consommer selon ses besoins, la proposition réelle est donc de revenir sur cette mutualisation, sur cette solidarité mise en place par les salariés depuis 1945, pour lui substituer une culture libérale à court terme où chacun se protège en capitalisant. Que deviennent alors ceux qui n'en ont pas ou plus les moyens le jour où les accidents de la vie ou de la santé les affectent ? Que substitue-t-on à cette force collective appuyée sur le sentiment d'une propriété constituée et mobilisée ensemble ?

Dans ces évolutions, j'ai bien peur que les responsables ouvriers (syndicaux ou associatifs) aient négligé la formation, comme moyen de développer et de renforcer la conscience et l'intégration de cette culture solidaire. On a sans doute aussi négligé l'information (journaux d'entreprise, de quartier). Je crois qu'un certain nombre de responsables syndicaux ont été pris au jeu de la responsabilité, poussé en ce sens par certaines inductions vers une complicité déplacée de certains responsables patronaux : « *vous comprenez, je vous informe de cela parce que vous, vous êtes intelligent, mais cela ne doit pas se répéter... au-delà de nos clivages d'opinions, il s'agit d'organiser un front commun entre une élite responsable, impliquée dans l'intérêt supérieur de l'entreprise* ». Personnellement à chaque fois qu'une telle situation se présentait, je mettais en avant ma fonction de délégué : « *mon mandat c'est de rendre compte aux ouvriers que je représente, si vous ne voulez pas que je le leur rapporte, vous ne m'en parlez pas : de tout ce qui est dit ici, rien ne sera secret.* » C'est encore cette culture bourgeoise du petit secret qui génère la complicité ou la compromission et qui déteint sur la culture ouvrière. Ce n'est pas facile la fidélité et il arrive que des patrons ou des intellectuels, brillants, intelligents, finissent par colorer des militants syndicaux qui eux se sont décolorés. Toute la force de l'organisation syndicale aurait du être d'affirmer : « nous sommes des délégués, nous ne sommes pas des notables, les comptes à rendre à la base sont les vecteurs de son action et de son enrichissement culturel. » La notabilité, c'est une aspiration individualiste propre à la culture bourgeoise. La fierté face à l'objet réalisé et au savoir faire semble davantage un fondement de la

culture ouvrière. Cette culture en effet ce ne sont pas ces peintures, ces sculptures, ces livres réalisés par des ouvriers. En tant que tels, ils prouvent simplement que peintures, sculpture, livres, ils peuvent le faire aussi bien que d'autres. Elle s'affirme plutôt dans la dimension et dans l'esthétique du métier. C'est la fierté d'« *avoir en main* » un métier, de travailler une pièce sur un tour et de la réaliser au centième de millimètre près, de mobiliser sa capacité de création dans la réalisation d'un tracé, d'un objet, d'une construction... Il faut affirmer fortement l'existence de ce modèle de la culture ouvrière. L'affirmer, mettre en avant ses valeurs, c'est le protéger, le démarquer du modèle individualisant, superficiel, uniformisant, diffusé par les médias.

La défense de la culture ouvrière a toujours été au centre de luttes identitaires et émancipatrices. La défendre, mais aussi la développer semblent bien une condition importante pour maintenir et poursuivre des avancées sociales sur des valeurs de solidarité, de coopération, de justice sociale. Traditionnellement inscrite au cœur de l'activité laborieuse, sans doute doit-elle accompagner cet investissement de la créativité populaire sur d'autres terrains, du temps « *libre* », de la vie de quartier. A côté du travail salarié de plus en plus limité dans son temps d'exercice et dans la mise en jeu des sociabilités ou des créativités qu'il mobilise, n'entre-t-on pas dans un temps de développement d'une culture ouvrière non salariée, distincte des loisirs assimilés au repos nécessaire après une semaine d'usine bien chargée ? En ce domaine sans doute l'activité, le travail libre des retraités peut-il en être un modèle. Du travail servile au travail non servile, une culture populaire moteur d'un nouvel épanouissement est sans doute en train de se définir. Sur ce plan d'ailleurs, l'ouvrier n'est pas comme le cadre centré corps et âme sur la carrière. Certes le chômage ou l'exclusion l'éprouve, mais dans le travail salarié, la servilité de sa condition plus ou moins ressentie l'en détache plus facilement. La perspective d'un travail pour soi, contraste singulièrement avec celle de celui réalisé pour l'entrepreneur et pour l'entreprise. Un cadre d'affinités électives, contrastant avec le cadre relationnel imposé par la situation de travail salarié, n'ouvre-t-il pas un terrain associatif adapté pouvant constituer le cadre d'une sociabilité nouvelle et le terrain d'un renouveau pour une culture populaire, créative, fraternelle et solidaire, forgée par la richesse de l'histoire ouvrière et nourrie par un espoir d'avenir ?